

Michel de Certeau et la spiritualité de saint Ignace

↓
 DOMINIQUE
 SALIN, S.J.

Centre Sèvres,
 Paris.

Dernier article
 paru dans *Christus*:
 « L'expérience
 des spirituels »
 (n°224, Octobre
 2009).

Après Pierre Teilhard de Chardin et en compagnie de Henri de Lubac, Karl Rahner et Bernard Lonergan, Michel de Certeau est l'un des cinq jésuites les plus marquants du XX^e siècle; ceux du moins qui continuent à faire écrire sur eux dans le monde entier. Trente ans après sa disparition, son existence de jésuite, pour brève qu'elle ait été (trente-six ans), laisse une trace singulière. Ce n'est pas seulement une pensée qui s'est déposée dans son œuvre, mais aussi, un peu comme dans le cas de Teilhard, une aventure risquée aux frontières des savoirs, des cultures et des orthodoxies. Une manière d'être, un style continuent d'appeler à des formes inédites de liberté.*

* Né en 1925, entré diacre dans la Compagnie de Jésus en 1950, prêtre en 1956, Certeau fut emporté par un cancer le 9 janvier 1986. Attaché à *Christus* à partir de 1956 (vingt articles, multiples notes et comptes-rendus) puis, à partir de 1967, à *Études*, il fut d'abord historien de la spiritualité, spécialiste des XVI^e-XVII^e siècles (éditions savantes de Pierre Favre et de Jean-Joseph Surin, *La possession de Loudun*, 1970). Ses articles à chaud sur Mai-68 dans *Études* lui valurent la célébrité médiatique (« En mai dernier, on a pris la parole comme on avait pris la Bastille en 1789 »). Croisant ses compétences en psychanalyse, en sociologie et en sémiologie avec son métier d'historien, il élargit de plus en plus son champ d'intervention (séminaires à Paris VIII-Vincennes puis à Paris-VII, outre son séminaire à l'Institut catholique de Paris). À partir de 1978, il enseigne l'anthropologie religieuse et culturelle à l'université de Californie, à San Diego. Élu à l'École des hautes études, il inaugure en septembre 1984 son séminaire « Anthropologie historique des croyances, XVI^e-XVII^e siècle », qui sera interrompu par sa mort, à l'âge de soixante ans. Ouvrages majeurs: *La prise de parole* (1968), *L'étranger ou l'union dans la différence* (1969), *L'écriture de l'histoire* (1975), *L'invention du quotidien* (2 t., 1980 et 1994), *La Fable mystique* (2 t., 1982 et 2013), *La faiblesse de croire* (posthume, 1987), *Histoire et psychanalyse entre science et fiction* (posthume 1987), *Le christianisme éclaté* (1974), *La culture au pluriel* (1974).

Michel de Certeau et la spiritualité de saint Ignace 

C'est pourquoi envisager le rapport de Certeau à la spiritualité de saint Ignace invite certes à évoquer les analyses que l'historien de la spiritualité a consacrées à la doctrine de son maître à vivre, dans la revue *Christus* notamment. Mais cette évocation doit aussi tenter de faire droit à la manière dont la vie même de Certeau peut être considérée comme une « interprétation » de cette doctrine, au même titre que l'interprétation, par un virtuose, d'une grande partition.

— Les accents d'une spiritualité

La note fondamentale, qui jamais ne faillit, c'est l'optimisme, tout ignatien, du regard porté sur l'homme et sur l'histoire, sur la création et sur la société, en dépit des échecs et des horreurs. Pour Ignace, l'homme n'est pas corrompu par le péché originel, comme le pensaient les luthériens et les jansénistes. Il n'est que blessé. Le monde est la demeure de Dieu. L'homme, le jésuite notamment, doit s'y sentir chez lui (« Le monde est notre maison », disait Jérôme Nadal). Il y a beaucoup à faire pour rendre la maison habitable par tout le monde. On se retrouve les manches, on n'a pas peur de salir sa soutane. Ce seront donc les collèges, les missions, les réductions du Paraguay, l'engagement dans les débats intellectuels et sociaux, etc. – quelles que soient les ambiguïtés que, plus tard, ne manqueront pas de souligner les historiens.

Grand voyageur dans l'espace et dans le temps, Certeau était marqué par « le goût de l'autre », comme il disait à propos de l'historien, par la passion de l'autre. Rien de ce qui était humain ne lui était étranger, surtout pas l'étranger, justement. Ceux qui ont pratiqué Certeau dans les multiples séminaires, formels ou informels, dans lesquels il intervenait; les jeunes chercheurs qui ont bénéficié de son hospitalité (à l'instar de Maurice Giuliani, son premier « patron » à *Christus*, il s'était installé, en 1974, dans un appartement pour recevoir plus librement, plus libéralement) étaient frappés par la positivité de son regard sur l'autre, sa bienveillance, sa capacité d'écoute et de respect, sa serviabilité, la facilité avec laquelle il partageait son immense savoir. *L'invention du quotidien* témoigne de l'originalité de son regard sur « l'homme des masses », traditionnellement considéré comme matière première moutonnaire et consommatrice par les sociologues et les prescripteurs économiques. Certeau, lui, s'est attaché à déceler chez lui des tactiques insoupçonnées dans l'art de

≡ Études ignatiennes

se frayer un chemin de liberté, si étroit qu'il fût, dans le maquis des injonctions sociales, à l'écart des pistes tracées.

« Le monde est bon. Je bénirai la vie. » Certeau n'a pas cité la *Saison en enfer*. Mais, aux époques où triomphaient à l'Université l'existentialisme, la pensée marxiste multiples fois déclinée puis des variantes, plus ou moins sophistiquées, d'un nihilisme fatigué, il n'a jamais cru que les autres et le monde, c'était l'enfer. Il a cru le contraire, de toute son âme, comme Maître Ignace, que lui avait révélé Henri de Lubac, lorsqu'il était séminariste à Lyon.

Le goût de la liberté: les *Exercices spirituels*

Au cœur de la vocation jésuite, il y a les *Exercices spirituels*. Ils représentent la codification par Ignace de son expérience personnelle à Loyola et Manrèse. Le *Récit* la raconte, les *Exercices* en sont la version codifiée de telle sorte que d'autres puissent en tirer parti. Comme tout jésuite, Certeau a fait deux fois les trente jours. Après son Troisième An, il a passé l'année 1960-1961 à la villa Manrèse, à Clamart, où il donnait les Exercices. Quelques-uns de ses articles dans *Christus* témoignent de ce qu'il ne s'était pas contenté de faire les Exercices et de les donner, mais qu'il les avait aussi pensés. Pour lui comme pour les jésuites de sa génération et des générations à venir, la manière de comprendre les *Exercices* est celle du philosophe Gaston Fessard. La *Dialectique des Exercices spirituels* parut en 1956, l'année même où Certeau était ordonné prêtre, deux ans après la fondation de *Christus* par Maurice Giuliani.

Fessard a considérablement renouvelé la conception que les jésuites se faisaient des *Exercices*. Depuis le XVII^e siècle, la plupart y voyaient une école de prière ou d'union à Dieu. Certains, au XX^e siècle, les considéraient comme un parcours d'entraînement au « service dans l'Église ». Fessard y a vu d'abord une école de liberté. Car le cœur des Exercices, leur raison d'être, c'est l'élection, comprise comme décision libre ; aussi libre que possible par rapport aux conditionnements de fait. Les *Exercices* aident à choisir librement sa vie. Au terme, le retraitant peut dire : « Cette orientation de vie, ce choix, c'est moi qui l'ai voulu, librement ». Et aussi bien : « C'est Dieu qui l'a voulu en moi ». Puisque la liberté, c'est vouloir comme Dieu veut.

Les *Exercices* comme procédure, « manière de procéder » favorisant la naissance d'un acte libre. Cette manière de les considérer, et

Michel de Certeau et la spiritualité de saint Ignace 

de les donner, les jésuites de France et d'ailleurs l'ont pleinement assumée et monnayée. Les jésuites, de France et d'ailleurs, l'ont adoptée. Elle fait partie du patrimoine commun.

Deux articles de Certeau témoignent de cette intelligence. Dans le numéro de mars 1957: « Les lendemains de la décision. La “confirmation” », Certeau montre les tentations auxquelles est exposé celui qui vient de faire élection, significativement appelé par lui « l'élu », qu'il s'agisse du retraitant ou, avant lui, de Jésus lui-même aussitôt après son baptême.

1957 avait été l'année des premiers articles de Certeau dans *Christus*. 1973 fut l'année de son dernier article: « L'espace du désir ». C'est un magnifique commentaire du « Principe et fondement »¹. Plusieurs des grands thèmes qui articuleront *La Fable mystique*, dix ans plus tard, s'y annoncent. Le *désir*, d'abord. Il est appelé à se « dérégionaliser », à se laisser désengluier, configurer à « l'indifférence » de Dieu – Dieu qui est « toujours plus grand ». Pour devenir indifférente, la *volonté* de l'homme doit d'abord vouloir l'être (indifférente). « Demander ce que je veux »: l'invitation se répétera au début de chaque temps de méditation. Ici, vouloir ne rien vouloir, plus précisément ne rien préférer. L'aimantation de la volonté ne peut être le fait de l'homme laissé à lui-même. Elle se fera par les *affectus* (en français: les affects, les motions) qui sont autant d'irruptions de la volonté de Dieu dans celle de l'homme. Leur discernement au fil des journées permettra d'instaurer un ordre nouveau à la place du désordre antérieur.

Au seuil des *Exercices*, le Fondement instaure une rupture par rapport aux temps qui ont précédé. La coupure crée un espace pour que « ça parle ». Ce qui fait parler, ce n'est pas la réplétion, la saturation, c'est au contraire la dépossession, la rupture, l'absence. En outre, toutes les chicanes par où devra passer le désir, dans les semaines à venir (préambules, compositions de lieux, colloques, mises en scène intérieures, exercices des sens, etc.), toutes ces « opérations » n'ont pour but que de rendre possible la parole du désir. Les *Exercices* ne sont pas un catalogue de vérités à contempler, mais une suite d'opérations à faire, de discernements à mener à bien. Ce qui organise les *Exercices*, c'est la parole de l'autre, en vue

1. Luce Giard l'a heureusement reproduit dans *Le lieu de l'autre*, 2005, dont il constitue le ch. 10.


 Études ignatiennes

du choix, de l'élection. « Le texte fonctionne comme une attente de l'autre, un espace ordonné par le désir ». Pour que place soit faite à l'autre. L'autre, c'est d'abord le « directeur » qui fait place au retraitant, qui lui-même fait place au désir qui vient de l'autre.

Il fallait insister sur le Fondement des *Exercices*, sur ce fondement que sont les *Exercices*. Nul doute qu'ils ont été pour Michel de Certeau le lieu où il a pu renaître d'en haut. Comme Pierre Favre (celui qui, selon Ignace, donnait le mieux les *Exercices*), il y a entendu la voix qui l'appelait à naître à la liberté, et à aider les autres à se mettre à son écoute. Car ce qui frappait chez Certeau, ce qui scandalisait parfois, ce qui intriguait toujours, c'était sa tranquille liberté d'allure et de ton. Loin d'être toujours « conforme », il était rarement où on l'attendait.

« Trouver Dieu en toutes choses »

Être assez libre pour « trouver Dieu en toutes choses ». Le leitmotiv ignatien (mais la formule vient de plus loin, déjà chez Eckhart et Ruusbroec), Certeau a eu sa manière à lui de la comprendre. Pour lui, comme pour saint Augustin, Dieu est en réalité introuvable. Puisqu'il est, non au ciel, mais en toutes choses, on n'a jamais fini de le trouver. Plus précisément, le « trouver », c'est « le chercher "davantage" », c'est-à-dire plus universellement. Relance constante du désir. Car Dieu est un amour opérant sans cesse dans le monde. C'est du moins ainsi que le présente, en hors-texte à la fin des *Exercices*, la « contemplation pour parvenir à l'amour ».

Un bel article d'avril 1966 (« L'universalisme ignatien ») montre comment, chez le jésuite (c'est-à-dire l'ignatien qui s'efforce de vivre selon les *Constitutions* de l'Ordre fondé par Ignace, texte qui représente le deuxième pilier de la sagesse ignatienne), il y a forcément tension entre la voix de l'Esprit (de qui relève « l'intention ») et l'objectivité de la mission confiée et des conditions de son exécution. L'« examen de conscience » et le « compte de conscience » (conversation avec le supérieur) aident à un ajustement constant. En tout état de cause, l'action apostolique est d'abord pensée par Ignace comme une relation, un *conversar* permanent, avec Dieu et avec les autres. Pierre Favre est ici le jésuite idéal.

Ces quelques touches ne permettent que d'esquisser la manière dont Certeau rendait compte de la spiritualité de saint Ignace telle qu'il la comprenait. Telle aussi qu'elle peut être vécue par tout

chrétien (les *Exercices* sont à la disposition de tout le monde). Mais l'appel aux *Constitutions* de l'Ordre invite à considérer la manière d'être jésuite qui fut celle de Certeau.

_____ Une manière jésuite d'exister

Paradoxalement, c'est dans ses écrits consacrés à la condition et à l'expérience chrétienne en général que s'exprime, en filigrane mais indiscutablement, le « style » propre au jésuite Certeau.

Sortir et circuler

Au cœur des *Exercices*, au moment de l'élection, le retraitant est invité à « penser qu'il progressera en toutes choses spirituelles dans la mesure où il sortira de son amour, de son vouloir et de ses intérêts propres » (§ 189). « Sortir de son amour... » Étrange formulation. Pourtant, il n'est pas d'aventure spirituelle qui ne commence par un exode, à commencer par celle d'Abraham. Multiples sont, dans les écrits de Certeau, les évocations du père des croyants. Tout commence par une sortie de soi, jamais acquise, toujours à reprendre. Sortir de soi, de la maison d'enfance et des sentiers battus, pour aller au-devant de l'autre, de l'étranger, de celui qui dérange, inquiète, fait peur parfois. La fécondité d'une existence est à ce prix².

Il ne suffit d'ailleurs pas de sortir et de rencontrer, de nouer un *conversar*, il faut circuler, marcher, arpenter, sans repos³. À côté d'Abraham, l'autre figure tutélaire de Certeau est « Le Pèlerin » du *Récit* ignatien. Ignace convalescent, dès qu'il a pu marcher, s'est mis en route. Son itinérance a duré vingt ans. Vingt ans pour trouver son lieu, là où Dieu le voulait : à Rome. Encore le voyage n'était-il pas achevé : pendant les seize années qu'il lui restait à vivre, Ignace, en esprit, n'a cessé de voyager avec ses fils qu'il envoyait aux quatre coins du monde et tout en entretenant avec eux un *conversar* épistolaire aussi serré que possible. « Notre vocation est d'aller d'un lieu à un autre et de vivre en n'importe quelle partie du monde un plus grand service de Dieu et une plus grande aide des âmes », écrit

2. Joseph Moingt, « Une théologie de l'exil », *Michel de Certeau ou la différence chrétienne*, Claude Geffré, Cerf, 1991.

3. Stanislas Breton, « Le pèlerin, voyageur et marcheur », *Le voyage mystique. Michel de Certeau*, Luce Giard, Cerf, 1988.

≡ Études ignatiennes

Ignace⁴. Il n'est pas nécessaire de passer sa vie dans les avions pour répondre à cette vocation. Certeau a limité l'essentiel de ses voyages aux deux Amériques. Car la pérégrination que souhaitait Ignace est d'abord culturelle et spirituelle. À cet égard aussi, Certeau fut un jésuite selon le cœur d'Ignace. Le contraire d'un assis. Son œuvre témoigne qu'il fut un grand arpenteur des savoirs, des époques et des champs culturels et sociaux. Au point de donner le tournis à ceux qui avaient du mal à le suivre : mais où est-il ? qui est-il ? que pense-t-il vraiment ?⁵

François Dosse a donné pour sous-titre à sa biographie de Certeau : *Le marcheur blessé* (2002). Autant qu'Ignace le boiteux, c'est le « Marcheur chérubinique », *Der Cherubinischer Wandersmann*, du poète mystique Angelus Silesius (XVII^e siècle) qui se profile ici. C'est d'ailleurs sur son évocation que s'achève *La Fable mystique*. On cite souvent le commentaire de Certeau : « Est mystique celui ou celle qui ne peut s'arrêter de marcher et qui, avec la certitude de ce qui lui manque, sait de chaque lieu et de chaque objet que ce *n'est pas ça*, qu'on ne peut résider *ici* ni se contenter de cela. Le désir crée un excès. Il fait aller plus loin, ailleurs ».

D'aucuns ont cru voir là un autoportrait de l'auteur en posture de mystique. Il s'agissait bien de cela ! Ce dont il est question ici, c'est le désir. C'est le propre du désir que d'être mystique. C'est la grâce de Certeau de l'avoir reconnu, à la lumière de saint Augustin, d'Ignace, de Freud et de Lacan sans doute. Dès lors, pour peu qu'on y fasse attention, le monde est plein de mystique et de mystiques. Certeau lui-même si l'on y tient, mais là n'est pas le point.

La vie commune

Quelques pages de Certeau, parmi les plus limpides qu'il ait écrites, introduisent à ce mystère, qui est au cœur de sa vie et de ses entreprises. D'abord le court texte intitulé « L'étranger » qui ouvre *L'étranger ou l'union dans la différence*⁶. L'expérience des disciples d'Emmaüs suscite une méditation sur l'autre, le désir de l'autre et

4. *Constitutions*, § 304.

5. Pour une brève et suggestive évocation de son itinéraire spirituel, voir « Cherchant Dieu », introduction par Luce Giard à la nouvelle édition de *La faiblesse de croire* (1^{re} éd. 1987, éd. de poche 2003).

6. Il y a lieu de croire qu'outre l'édition du *Mémorial* de saint Pierre Favre, ce livre est, pour le pape François, une référence.

Michel de Certeau et la spiritualité de saint Ignace 

l'aventure chrétienne telle qu'elle se structure autour d'un Dieu toujours autre, dans une communauté de frères constamment appelée à sortir d'elle-même pour pouvoir être elle-même. Le chrétien ne peut être tel que dans la relation, sans cesse à nouer et à reprendre, avec le frère humain, et d'abord celui qui ne se reconnaît pas chrétien.

L'autre texte, plus ample, s'intitule « L'expérience spirituelle »⁷. Il développe ce thème du rapport à l'autre dans l'ensemble de la vision propre à Certeau. Il montre (soit dit très vite et de manière plutôt abstraite) comment chaque individu, chaque groupe, chaque communauté historique...

trouve *sens* dans sa relation à ce qu'il *n'est pas* et, fondamentalement, avec Dieu. Ce « pas sans » est déjà en quelque sorte posé par Jésus lorsqu'il disait: Je ne suis rien sans mon Père et je ne suis rien sans vous, frères, ou sans un avenir que j'ignore. Une articulation avec les autres (indéfiniment) et avec Dieu (infini) est la façon dont chacun de nous, à sa mesure (extrêmement modeste), s'ouvre à l'infini. Chaque fois, l'infini est ce que nous recevons *et* ce qui nous manque, ce dont nous ne pouvons pas ne pas parler mais ce qui nous condamne aussi⁸.

L'infini, l'absolu, l'inconditionné n'est pas à chercher dans quelque empyrée inaccessible ni dans quelque expérience exceptionnelle. Il circule comme ce qui articule notre quotidien, il sourd mystérieusement dans les relations, l'espace, le jeu de différences dans lesquels nous sommes pris et sans cesse brassés, sans que nous sachions vraiment où tout cela nous mène. Certeau place cette situation sous le signe, le sous-titre, de « La vie commune ». L'expression, reprise du mystique flamand Ruusbroec (XIV^e siècle), désigne, non la vie en communauté, mais l'existence « ordinaire » dans la mesure où elle se reconnaît transie par « cet Autre qui ne cesse de manquer », au-delà ou en deçà de toute sensation ou sentiment particulier. Dans la mesure aussi où cette « vie commune » est le contraire même d'une vie solitaire. C'est ainsi que Certeau comprenait, pour lui-même et pour nous, l'existence mystique, la dimension mystique de l'existence.

7. Article paru dans *Christus* en octobre 1970. Luce Giard l'a introduit en tête de la réédition de *L'étranger* en 1991.

8. *L'étranger*, éd. de poche 2005, p. 18.

 Études ignatiennes

La terminologie n'est évidemment pas celle d'Ignace de Loyola. Mais c'est bien le genre d'expérience dont témoigne le pragmatisme apostolique qui caractérise sa correspondance et les *Constitutions* de l'ordre jésuite, aussi bien que les pages qui nous restent du journal de sa vie mystique.

*

Ces quelques considérations n'épuisent pas ce que la spiritualité et la tradition ignatiennes ont inspiré à Michel de Certeau. Il faudrait faire droit aussi à ses réflexions sur le rapport que peuvent entretenir un individu ou une institution avec une tradition, précisément. Les vues qu'il a exposées dans un article de 1966, « L'épreuve du temps »⁹, permettent de comprendre la manière, souvent déconcertante, dont Certeau s'est voulu fidèle à l'Église romaine et à la Compagnie de Jésus. Elles permettent aussi de dissiper certains malentendus autour de la notion de « rupture instauratrice » et de la distance prise à son égard par le P. Henri de Lubac, dont il s'est toujours voulu le disciple reconnaissant mais, à son tour, créatif.

9. *Christus* 51, 1966, repris dans *La faiblesse de croire*, ch. 3: « Le mythe des origines ».